

MARIE ROUANET

Pour un anniversaire...

1945/1995 - La Sécu a 50 ans



Octobre 1995

Pour un anniversaire...

Pendant longtemps, longtemps - tant de siècles qui se mesurent en naissances, vies et morts - la grande peur de ceux qui devaient vivre de leur travail fut, non pas finalement de mourir, mais de «tomber en maladie» comme on disait ou d'avoir un accident qui laisserait infirme. La maladie ils y pensaient sans arrêt et cette crainte dirigeait en permanence leurs comportements. Le grand mot était : attention. Attention aux imprudences, au froid, au chaud, au soleil, au contenu de l'assiette. En fait à tout.

Dans la littérature populaire, les proverbes et les dictons, la santé et son contraire, sont largement présents : comment la préserver, comment se guérir, comment éviter le mal.

Les saints-médecins, les lieux de pèlerinages spécifiques abondent - ici les yeux, là les membres, là la peau. Marie et Jésus sont priés bien sûr avec des formules adéquates, mais aussi Saint Jean pour une infinité de maux allant de l'entorse aux os brisés, et aussi Sainte Appoline pour les dents, Sainte Agathe pour le lait des femmes et une multitude de Saints moins connus comme Damien, Jacquette, Loup, Corne, Olien, Polisin pour toutes ces misères qui pesaient sur la vie : dartres, couches douloureuses, danse de Saint Guy, épilepsie, insolation, brûlures, engelures, hémorragies... On pourrait continuer la liste, elle énumère les multiples affections des corps qui rendaient l'existence si dure sans pourtant l'ôter.

Si l'on sollicitait ainsi tous les saints du ciel c'est parce que, le plus souvent, on ne pouvait payer ni les médecins ni les remèdes. Celui qui n'a pas d'argent prie le ciel... Mais surtout, il essaie de trouver des conduites quotidiennes, des plantes à portée de main, des moyens de

garder le bien le plus précieux de tous : la santé. Précieux au point qu'on puisse dire : « Qui est sain et non en prison / S'il se plaint n'a pas raison ».

Il est émouvant pour nous qui allons si aisément chez le médecin et revenons de la pharmacie mutualiste avec un plein sac de cachets, pilules et pommades, qui emportons pour plusieurs dizaines de milliers de francs de marchandise à rien ne coûte ou presque, il est émouvant de voir ce que nos ancêtres, pas si lointains, disaient de la maladie.

Ils avaient compris que celui « qui n'est ni plaint ni servi est bientôt guéri », que « là où il n'y a pas de mal il n'y a pas besoin d'emplâtre », qu'il existe donc des maladies plus ou moins imaginaires et que « l'hypocondrie est la pire des maladies ». « Quand les fièvres sont nerveuses », affirment-ils, « il n'est besoin ni de remède ni de médecin ». On désignait par « nerveux » tout ce qui était de l'ordre du mental. Ils connaissaient le psycho-soma. Ils proposaient d'ailleurs pour ces affections des traitements parfois suaves - « pour une fille mélancolique : deux ou trois promenades » - ou contondants - « si ta femme a des convulsions, c'est-à-dire des crises de nerfs, le seul remède est le bâton ».

Ils savaient déjà que la tristesse abrégait la vie et qu'il n'y avait pas de meilleurs médecins que le rire avec l'amour et le vin.

Pour les remèdes, ils sont vite énumérés. Quelques plantes comme l'ail « te purifiera, te sanctifiera »(1), la sauge ou la menthe souveraine, l'artémise, si précieuse qu'il faut « en garnir l'ourlet de la chemise », la pimprenelle « qui vaut de l'or mais que l'or ne vaut pas », le vin surtout mais pas n'importe quand : jamais avant de manger, toujours après la soupe, le chou et les fruits crus. Il ne faut pas, surtout, le mêler à l'eau, car « eau et vin dans un estomac, c'est chien et chat ».

Que faut-il encore pour rester bien sain ? Un lit dur pour avoir « talha drecha » (2), une chère modérée, assez de viande - chair fait chair - assez de vin - vin fait sang - mais surtout pas d'abus de table : « un repaïs bon, l'autre mejan »(3). Il faut se lever tôt et se coucher tôt : « lo levar de la pola, lo cochar del corpatàs »(4). On affirme que « se lever à cinq heures, dîner à neuf, souper à cinq et coucher à neuf, permettent d'arriver jusqu'à quatre-vingt dix-neuf ». Cela laisse peu de temps pour le cabaret, la

partie de cartes, la sortie joyeuse. Il convient encore de garder au chaud «les pieds et la tête», pour le reste on peut être plus rustique. Couchez-vous tout de suite après le repas : « après lo repaïs : lo luch, lo fuôc e la patz » (5) afin de ne pas avoir froid sur la digestion. N'abusez pas des femmes, surtout l'été où il convient « de faire jeûne de femmes ».

Ces conseils de sagesse populaire dont on peut remarquer qu'ils veillent à garder intacte pour le travail l'énergie du corps, on les rencontre à tous les détours du langage. Ils étaient drôles parfois : « Tu as mal à la tête ? Mal de tête ne monte pas plus haut que la bête », ou surprenants « la fièvre tierce ragaillardit les jeunes » - il est vrai qu'elle tue les vieillards - et que parfois une petite affection est signe d'un grand destin : « Un orgelet ? Quelle aubaine ! Tu es aimé de la fille du roi ! »

Mais lorsqu'il s'agit des médecins, les jugements tombent, sévères et sinistres : on les accuse de recouvrir leurs fautes de terre « comme les paveurs de rue », de bosseler le cimetière surtout lorsqu'ils sont jeunes - c'est une allusion aux monticules des tombes fraîchement creusées. En fait, le peuple, mélancolique et résigné, disait que la patience était «le seul remède des pauvres».

Si j'ai évoqué toutes ces expressions qui ont traversé le temps, c'est pour nous rappeler que nos ancêtres les plus humbles étaient habités avant l'ère de la médecine pour tous d'une peur permanente, parfois muée en angoisse : être malade et non seulement ne plus pouvoir assurer la vie des siens, mais en plus leur coûter cher ou alors être si démunis que l'on ne puisse même pas se faire soigner.

Lorsqu'en 1914, ma grand-mère eut la typhoïde, sa patronne, elle était domestique, la mit tremblante de fièvre dans la diligence de Lacaune, son pays. Elle se souvenait de ce voyage comme d'un long cauchemar. En arrivant mourante chez elle, elle dit à sa mère : « Ne t'en fais pas, j'apporte des sous. J'ai de quoi me soigner ». Sa maladie dura trois mois. Trois mois sans salaire à dépenser ses économies. Qu'on imagine ce que représente le fait de dépenser ce qui a été si soigneusement épargné sur les distractions, la gourmandise, la toilette, de dépenser cette somme dont on se promettait un achat important qui serait la récompense de tant d'efforts. Le mois qui ne tombe plus, les économies

englouties - encore heureuse d'en avoir ! - la menace de mourir et de laisser sa famille sans ressources, voilà ce que fut le sort de millions d'êtres humains, «avant».

Ces temps, tout proches de nous pourtant, sont Dieu merci, bien loin. Dieu ? Non ce n'est pas Dieu qu'il faut remercier mais ceux qui ont pris sur leur temps de repos et leurs quelques heures de loisirs pour réfléchir, exiger la justice, qui ont payé de leur désintéressement, de leur générosité, la foule des bénévoles anonymes, ces prosélytes portant partout la bonne parole avec autant de foi que des missionnaires ! Grâce à eux - il a fallu cinquante ans - la société tout entière a admis qu'en naissant, l'homme avait droit à la santé, au travail, au repos, à la culture, aux distractions. Un assuré raconte que ses parents appréhendaient de le voir jouer au football de peur d'un accident. Longtemps après les garanties et les droits, les plus pauvres restaient timorés, eurent peur de se distraire et de mettre en péril leur corps. Ils pensaient que les sports et bien d'autres loisirs n'étaient pas pour eux. Avoir conquis le droit à la santé c'est aussi avoir conquis le droit d'être un homme au milieu des autres, totalement. C'est le droit à la dignité.

Tant qu'existent encore ceux qui connurent les temps «avant» la Sécurité sociale, tant que sont vivants ceux qui luttèrent, il nous faut attentivement les écouter pour découvrir le prix d'un bien dont nous usons parfois avec désinvolture, comme d'une chose naturelle, pour nous convaincre de l'importance de ce bien, pour demeurer vigilants et veiller sur la richesse transmise.

Lorsqu'on fait parler les plus âgés de nos contemporains, lorsqu'on regarde leurs vieux visages, leurs vieilles mains de travail où apparaissent les veines - qui voit ses veines voit ses peines - leur corps parfois marqué par le métier qu'ils accomplirent, on apprend combien la vie fut dure, difficile avec la semaine de soixante heures, l'absence de congés parfois même de repos hebdomadaire, de toute aide aux malades, aux invalides. Ils parlent, les gens «d'avant la Sécurité sociale», du «soulagement», du «progrès considérable» qu'elle représente -j'aime qu'ils l'appellent familièrement la «Sécu» comme on donne un diminutif à une personne aimée.

« Que serions-nous devenus sans la Sécu ? » disent-ils, quand nous fûmes tuberculeux, anémiques, quand nous eûmes des accidents de travail, quand vint le chômage, quand vint l'âge. Et ils la louent. Quelle tranquillité dès qu'ils furent «couverts» eux et leur famille ! - oh ! le beau mot : il sert pour le vêtement qui protège des intempéries autant qu'une maison.

Il y avait eu les mutuelles et l'Assurance sociale : les premiers bénéficiaires furent émerveillés. Ils percevaient les remboursements comme magiques. Ils cotisaient pourtant, le système n'avait rien de magique à proprement parler, il était une solidarité consentie, une sorte de charité réfléchie, un égoïsme bien compris et à long terme. Ma mère était des «Enfants du Tarn» - ailleurs c'était l'Organic - elle en gardait le carnet dans le tiroir de l'armoire, avec les plus précieux papiers de la famille. Dans de petites cases, l'employé certifiait, d'un tampon, que le sociétaire était «à jour». Dans une enveloppe, ma mère gardait l'argent pour verser à la date prévue - elle n'y aurait touché pour rien au monde - scrupuleusement, heureuse de le dépenser pour une chose aussi utile, heureuse de bénéficier de ce qui avait tant manqué à leurs propres parents. « On peut se faire opérer si on en a besoin, il ne sera pas utile de "manger" la maison. On peut se faire soigner et on protège nos enfants ».

Par petites étapes, toutes merveilleuses, on s'achemina vers le régime général.

Il y eut les premières retraites. Ils en éveillèrent des convoitises, ceux qui comme des fonctionnaires, purent arrêter le travail quand arrivait l'âge du repos, tout en touchant une pension qui, elle aussi, était perçue comme un don.

Il y eut les allocations familiales. « On les attendait à la maison. Le facteur venait les porter. C'était l'événement du mois ». Événement joyeux qui apportait du mieux-être, surtout pour les enfants. Les mères y veillaient. Elles habillèrent et nourrirent mieux leur famille. On put passer à la coquetterie - non plus seulement à être vêtu mais bien habillé - on put passer à une relative gourmandise - le chocolat vint tous les jours se joindre au pain du goûter. Fini les frères et soeurs se partageant des sabots et des vestes correctes pour se rendre à la messe du dimanche

- les uns allaient à la messe basse, rentraient, se déshabillaient et passaient vêtements et sabots aux autres... Les femmes économisaient sur les précieuses allocations pour le confort, l'équipement scolaire, l'huile de foie de morue, la colonie de vacances qui permettait de «changer d'air», parfois pour de plus lointaines dépenses - « Et si le petit ou la petite voulait étudier ? »

Le régime général que nous fêtons aujourd'hui acheva de débarrasser la population de ses peurs ancestrales. La crainte disparut de mourir seul et abandonné, livré à la charité des hospices ou diverses «pauvrettes» - c'est ainsi que l'on nommait les Petites Sœurs des pauvres. Le souvenir terrible que ces diverses institutions ont laissé vit si fort dans les mémoires que les vieilles personnes, encore aujourd'hui, voient la maison de retraite comme l'ultime misère.

Arrivé à l'âge du repos après une vie de travail, il y eut non seulement la certitude de pouvoir se loger et se nourrir, mais vint la possibilité de profiter de la vie. Je me souviens d'un film d'amateur des années cinquante, alors que commençaient ces voyages du troisième âge, aubaines inespérées pour tous ceux que le travail avait sédentarisés, qui étaient si peu sortis de leurs villes ou de leurs villages - parfois pas du tout. Le film montre une excursion au bord de la mer. Les personnes âgées descendent du car, se déchaussent, marchent dans le sable, se trempent les pieds dans l'eau, jupes ou pantalons retroussés. La joie éclate sur leur visage. Ils ramassent des coquillages, en remplissent leurs poches. Ils sont heureux comme des enfants. A un moment, un homme qui paraît être le boute-en-train de la bande, gesticule pour les rassembler et tandis que quelques-uns chantent et tapent dans leurs mains, les autres se mettent à danser. C'est un film en noir et blanc et muet, pourtant tout y pétillait de couleurs et de rires. C'est une pathétique image de bonheur, venu sur le tard de la vie mais bien présent.

En fêtant avec vous aujourd'hui la «Sécu», c'est ce bonheur que je fête, mais je ne me contente pas de le saluer comme une chose passée. Ces droits conquis, source de tant de paix, il faut les garder comme une flamme fragile. Si je me range aux côtés de ceux qui célèbrent et combattent, c'est en souvenir de Carayon Pierre-Etienne, mon arrière-grand-

père, entré à la filature de Lacaune à l'âge de 9 ans et mort à 59 ans en 1910 après avoir travaillé jusqu'à douze heures par jour, mort sans avoir connu ni vacances, ni retraite, ni santé gratuite, seulement le travail. C'est en souvenir de mon père, entré en apprentissage à 15 ans, ayant travaillé jusqu'à soixante-douze ans, mais ayant pu jouir largement de sécurité, de confort, de temps libre, de bonheur.

Le souvenir, non comme une nostalgie, mais comme une raison de vivre au présent : c'est cela, n'est-ce pas, un anniversaire ?

MARIE ROUANET

- (1) «II te purifie, te sanctifie».
- (2) Taille droite.
- (3) Un repas gros, l'autre moyen.
- (4) Le lever de la poule, le coucher du corbeau.
- (5) Après le repas : le Lit, le feu et la paix.